



HAL
open science

**“ La revue Hispania 1918-1922 : un lieu de rayonnement
pour l’hispanisme parisien ”**

Miguel Rodriguez, Laurence Breysse-Chanet

► **To cite this version:**

Miguel Rodriguez, Laurence Breysse-Chanet. “ La revue Hispania 1918-1922 : un lieu de rayonnement pour l’hispanisme parisien ”. *La revue des Revues*, 2018, n°60, p. 14-24. hal-03914439

HAL Id: hal-03914439

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03914439v1>

Submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La revue *Hispania* 1918-1922 : un lieu de rayonnement pour l’hispanisme parisien

En 1917, l’année où en pleine guerre mondiale naît l’Institut d’Études Hispaniques de l’Université de Paris, son directeur Ernest Martinenche écrit au jeune Mexicain Alfonso Reyes pour le remercier de l’envoi d’un texte, et lui annoncer son intention de publier une revue qui serait d’abord trimestrielle, et « qui s’efforcera de tenir notre public au courant de “l’Espagne d’aujourd’hui” »¹. Reyes, bien avant de devenir l’un des meilleurs écrivains mexicains du XXe siècle, va contribuer à la publication d’*Hispania*, faisant ainsi partie d’un réseau dense d’écrivains et de critiques des deux rives de l’Atlantique.

Cette revue est finalement restée trimestrielle pendant les cinq années de sa courte existence. Soit un total de vingt numéros d’une centaine de pages chacun, imprimés avec la sobriété caractéristique d’une revue qui se voulait scientifique : aucun dessin, aucune vignette, aucune fioriture dans la maquette. *Hispania* a vécu du début 1918 à la fin 1922 et sans doute de ce fait est-elle bien moins connue que deux autres revues scientifiques de l’hispanisme, nées toutes les deux à l’extrême fin du XIXe siècle : le *Bulletin Hispanique* à Bordeaux, la *Revue hispanique* à Toulouse², dont ne demeure aujourd’hui que la première, toujours extrêmement dynamique. Revue parisienne peu connue, *Hispania* constitue néanmoins un objet d’étude porteur de divers enjeux, même si jusqu’à présent, difficile d’accès, elle n’a guère encore été prise en considération³.

¹ Ernest Martinenche à Alfonso Reyes, 31 août 1917. Fonds Correspondance A. Reyes, Capilla Alfonsina, Secretaría de Cultura, Mexico.

² Niño Rodríguez, Antonio, *Cultura y diplomacia : los hispanistas franceses y España, de 1875 a 1931*, Madrid, CSIC-Casa de Velázquez, Société des Hispanistes Français, 1988, p.147-154.

³ Si ce n’est par divers travaux d’Antonio Niño et le travail en cours d’Andrés Reyes Atilano, étudiant à Sorbonne-Université. Les photos qui accompagnent notre texte ont été prises par lui.

Pourquoi une nouvelle revue, nommée *Hispania* ?

Une autre revue *Hispania* fait son apparition en cette même année 1917, outre-Atlantique, avec un premier numéro qui sort en novembre. On peut imaginer qu'une telle simultanéité explique le choix du même nom. Trimestrielle aussi, cette *Hispania* lointaine est publiée, jusqu'à nos jours, par l'American Association of Teachers of Spanish and Portuguese, animée alors par Aurelio Espinosa – spécialiste de philologie et de folklore de l'université de Stanford –. Cette publication est donc plus nettement orientée vers l'enseignement de la langue que son homonyme française, marquée sans doute davantage par le contexte de la Première guerre mondiale. À Paris, la revue naît comme organe d'un nouvel Institut à la Sorbonne. Elle est universitaire certes, mais revêt d'emblée une forte vocation à la vulgarisation des connaissances de tous ordres, au rayonnement culturel, et le nombre de pages consacrées spécifiquement à la diffusion de l'espagnol y est réduit. La revue est hébergée dans les locaux de l'Institut d'Études Hispaniques, situés alors au 96 boulevard Raspail⁴. Dans chaque numéro, toujours en deuxième de couverture, se trouvent inscrits les noms du Comité de direction de l'Institut, ce qui montre bien l'imbrication entre la publication et cette institution.

Hispania donne ainsi, surtout dans ses premiers numéros, des informations sur ses nombreuses activités et se fait l'écho de ses enseignements, dont on fera la publicité, plus tard, en quatrième de couverture. La revue informe également sur les nombreuses activités académiques organisées à l'Institut, mais aussi sur les expositions artistiques et scientifiques parisiennes qui, par les chemins de la connaissance, encouragent le rapprochement et la solidarité entre une France envahie par les armées allemandes et l'Espagne. Car il s'agit en effet de favoriser la position de neutralité du pays voisin non belligérant, face aux velleités pro-allemandes qui auraient pu infléchir son positionnement international. *Hispania* voulait contribuer à donner une certaine image de l'Espagne, en offrant d'elle un portrait jeune et sympathique, tout en déclarant son refus de devenir une revue officielle. « Pourquoi l'habiller à la française ? », demande son directeur, Ernest Martinenche, le tout-puissant maître des études hispaniques auprès des pouvoirs publics, en répondant aussitôt, dans le premier numéro : « Ce n'est pas à nous qu'il faut représenter que l'espagnol est une des trois seules langues mondiales. Mais ce conquistador n'a point encore conquis l'univers entier, et il est trop grand

⁴ Ce n'est qu'à la fin des années vingt que sera construit l'immeuble situé, jusqu'à nos jours, au 31 de la rue Gay-Lussac.

seigneur pour ne pas se rencontrer volontiers avec la grande dame qui n'oublie pas la langue de Voltaire dans l'argot héroïque des soldats de la Marne et de Verdun »⁵.

La « très grande guerre » est omniprésente dans les numéros de la première année, 1918, avec en particulier les récits d'une visite au front, écrits par l'archevêque de Tarragone⁶. Mais aussi sous forme d'un feuilleton en huit numéros, entre le printemps 1918 et la fin 1920, puisqu'est publiée la traduction de Renée Lafont d'un roman d'Alberto Insúa, évidemment aliadophile, qui fut un véritable best-seller, *De un mundo a otro*, de 1916, sous le titre *Les jours suprêmes*. La dénonciation de l'esprit germanique – plus que de l'Allemagne vaincue –, apparaît dans un texte de Miguel de Unamuno sur « L'envie et les germanophiles espagnols », publié dans le premier numéro: « Le germanisme était pour la France – il l'est encore – un ennemi pire que l'Allemagne. Car l'Allemagne pourrait affaiblir, et dans le pire des cas – aujourd'hui impossible – tuer le corps de la France, mais le germanisme parviendrait à tuer son âme »⁷.

Plus tard, la paix revenue, il sera question d'investissements et de mines, d'agriculture ou de droit du travail, toutes sortes d'informations économiques et sociales transmises par Carlos Ibáñez de Ibero ou par Ángel Marvaud, connu pour ses études politiques sur *La question sociale en Espagne*, qui écrit dès les premiers numéros. L'on y rend compte encore du *Programa americanista de posguerra* du Catalan Federico Rahola. Ces titres témoignent du passage des préoccupations pendant le conflit à la réévaluation des relations économiques et diplomatiques entre les deux pays. Par temps de guerre comme en temps de paix, *Hispania*, cette revue publiée à Paris, autant que l'Institut d'Études Hispaniques, faisaient partie des outils diplomatiques qui, au moment de la naissance de la propagande culturelle, contribuent au rapprochement des voisins séparés par les Pyrénées et au maintien des liens entre les pays opposés à l'Allemagne. D'ailleurs, en s'éloignant, selon les vœux de Marvaud, des représentations anecdotiques et folklorisantes d'une Espagne arriérée et proche de l'Orient, va s'imposer de façon presque obsessionnelle le désir de donner « une image qui ne soit

⁵ 1918, I, p. 2. Selon Antonio Niño, Martinenche a pu cumuler, surtout dans les années vingt et trente, à partir de sa position universitaire à Paris, les fonctions les plus importantes pour pouvoir contrôler l'accès au corps des hispanistes, jusqu'à sa retraite en 1939 (*Un siècle d'hispanisme à la Sorbonne*, Paris, Editions Hispaniques, 2017, p. 22).

⁶ 1918, I, p. 31-32.

⁷ *Ibid.*, p. 28.

pas trop déformée de l'Espagne d'aujourd'hui »⁸, et qui permette de la rattacher à l'Europe de l'après-guerre. Telle est la volonté que son fondateur Martinenche proclame dès la première page du premier numéro, et qui domine par ailleurs son ouvrage paru en 1922, *l'Espagne et le Romantisme français*. Selon lui, il s'agissait de travailler à réduire un mépris bien partagé des deux côtés des Pyrénées, et sans doute inhérent au tableau que les romantiques français ont laissé de l'Espagne.

De 1918 à 1922, un pari sur le monde

Bénéficiant d'une orientation assez diversifiée dans ses premiers numéros, *Hispania* est une revue qui traite des questions traditionnellement considérées comme culturelles – littéraires et artistiques –, tout en les combinant avec des aperçus, destinés à la vulgarisation, sur l'actualité de l'Espagne. À ses débuts, chaque volume comporte une douzaine de textes, signés par des auteurs variés (dont certains très connus, tels que Unamuno, Azaña⁹ ou Rubén Darío, dont on publie quelques poèmes¹⁰), répartis implicitement en deux parties : articles monographiques et « chroniques ». Les années suivantes, les signatures les plus connues disparaissent des tables de matières et le nombre d'articles se réduit progressivement – surtout entre 1920 et 1921 –, tout comme la diversité des rédacteurs. Ce sont souvent les mêmes, écrivains ou critiques littéraires, amateurs de l'Espagne : Marius André, Francis de Miomandre ou Andrés González Blanco, outre le critique d'art Camille Mauclair, qui confère à la revue un rôle d'observatoire sur les relations artistiques des Espagnols avec Paris.

Hispania apparaît donc comme une fenêtre qui permet de saisir la représentation de la culture hispanique qui circule à Paris, plutôt que dans les villes universitaires – Bordeaux, Toulouse, Montpellier – où traditionnellement l'on s'intéressait à l'Espagne. Apparaissent dans la revue certaines figures oubliées aujourd'hui, mais qui ont eu leur heure de gloire : par exemple, Dimitri de Menjkowski, un théoricien du formalisme russe jugé comme un des critiques les plus clairvoyants en Europe, qui apporte ses

⁸ Martinenche, *Hispania*, présentation : 1918, I, p. 2.

⁹ Le futur président de la République espagnole écrit dès le premier numéro sur « L'opinion publique depuis 1898 », avec un intéressant choix bibliographique (1918, I, p. 82-89), et puis, quelques notes sur « la vie politique » (1918, III, p. 267-272).

¹⁰ 1918, I, p. 33-40.

connaissances sur Cervantès ou Calderón¹¹. Relevons aussi dans la revue un article sur Eugenio d'Ors, par le jeune Jorge Guillén¹² – qui fut lecteur à l'Institut de 1918 à 1922, prenant la suite du poète et critique Pedro Salinas – et donnons tout son poids à la publication d'un très beau poème de Supervielle, intitulé « Les Caravelles », un triple pont aussi maritime qu'aérien lancé entre les deux mondes, et dont la trace figure en note dans les *Œuvres poétiques complètes* de la Pléiade¹³.

L'on y trouve aussi des traductions pionnières de Ramón Gómez de la Serna. En effet, dès 1918¹⁴ apparaît une présentation de Gómez de la Serna par Alfonso Reyes – qui correspond au moment où Valery Larbaud découvre l'écrivain en Espagne, avant qu'il n'écrive sur lui –, et de « Pages choisies » de Ramón, dans les traductions de Valery Larbaud et de Madame B. Moreno. C'est dans *Hispania* que se trouve la fameuse note de commentaire sur le choix de traduction de « greguería » par « criailerie »¹⁵. *Hispania* ayant eu la primeur de la première traduction des *Greguerías*, il serait bon d'ajouter que figure une « Note de la Rédaction » où l'on propose le judicieux choix d'« algarades » pour traduire un terme qui défie tout traducteur. Soulignons aussi la présence significative, dès le début de la revue, parmi ses collaborateurs, de Georges Izambard, si lié à Rimbaud comme on le sait, et qui écrit dans la revue un article extrêmement passionnant sur le « rêve espagnol » de Verlaine, qui abritait tel un joyau dans sa bibliothèque un recueil des poésies de Góngora, peut-être l'édition de Díaz de la Carrera, de 1645-48¹⁶. Il faudrait encore signaler, parmi les traducteurs, le nom de G.-Jean Aubry, ami et traducteur de Joseph Conrad, de Debussy ou de Ravel, qui publia un bel ouvrage sur Valery Larbaud. On le voit, liant par son identité poésie et traduction, *Hispania* proclame son intérêt pour l'actualité des lettres hispaniques, même si c'est peut-être à son crépuscule que l'on y trouve plus explicitement évoquée son ouverture aux nouvelles tendances. En témoignerait, dans le dernier numéro, une critique acerbe de l'attribution du Nobel de Littérature à Jacinto

¹¹ 1921, II, p. 96-141.

¹² 1921, I, p. 1-8.

¹³ 1918, II, p. 121-123. Voir Jules Supervielle, *œuvres poétiques complètes*, Michel Collot (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 1062 (texte repris dans *Création*, t. 18, 1980, p. 31-32).

¹⁴ 1918, III, p. 234-241.

¹⁵ 1918, III, p. 254.

¹⁶ « De l'espagnolisme de Verlaine », 1918, II, p. 97-112.

Benavente¹⁷. Il faut malgré tout relever que de nombreuses chroniques, celles de José Francés en particulier¹⁸, choisissent de défendre des poètes contemporains, comme Fernando López Martín, ou Emilio Carrère, avec un enthousiasme saisissant.

Il demeure vrai que la revue est liée à l'enseignement de la littérature, et donc plutôt naturellement orientée vers l'étude des textes classiques. En premier lieu, par des questions de traduction : celle de Góngora par Francis de Miomandre¹⁹, du *Lazarillo* par Max Daireaux²⁰, du théâtre des frères Alvarez Quintero par Edgar-Maurice Coindreau²¹, de *La Celestina*, bien évidemment. À cette œuvre, Martinenche a fait consacrer en 1900 sa thèse latine de doctorat. *Hispania*, pendant sa première année, obtient de *Nosotros*, une importante consœur de Buenos Aires – dont la création semble avoir contribué à l'intégration de la culture hispano-américaine – « Trois fragments du poème "Le Christ de Velázquez" » d'Unamuno, traduits par Max Jacob et A. de Barrau²².

Au-delà

de la traduction proprement dite, d'âpres polémiques de traductologie envahissent les pages de la revue, sur le choix de tel terme ou sur le bonheur de telle expression. On trouve par exemple une longue lettre du Colombien Baldomero Sanín Cano, reprise du *Repertorio Americano* édité au Costa Rica, qui s'insurge contre le procès qui lui est fait au sujet d'une traduction de la biographie de Cervantès publiée en 1916 par Fitzmaurice-Kelly²³.

¹⁷ 1922, IV, p. 373-374.

¹⁸ Textes de José Francés, dans les numéros de 1918, II et IV ; 1919, I et II ; 1920, I.

¹⁹ 1918, II, et 1919, II, p. 124-127. On consultera à ce propos un article de Jean-Pierre Étienvre qui montre combien la revue *Hispania* a su donner une place de choix à Góngora, grâce aux quatorze traductions en question, dans le numéro 2 (juillet 1918), suivies de dix autres dans le numéro 3, d'avril 1919. Soit vingt-quatre sonnet, dont la qualité selon Alfonso Reyes et Ricardo Güiraldes laissait certes à désirer (voir la note 5 de l'article, Jean-Pierre Étienvre, « Más allá de Mallarmé : el paradigma gongorino en la Francia del siglo XX », *Góngora Hoy IV-V, Actas de los Foros de Debate Góngora Hoy celebrados en la Diputación de Córdoba*, 3-4 nov. 2000, Cordoue, *Diputación*, 2004, p. 55-71, p. 57 pour la citation]. La revue commente l'édition des œuvres complètes de Góngora par M. Fouché-Delbosc (5^e année, n°1, janvier-mars 1922, p. 41-49), comme le note Jean-Pierre Étienvre dans l'article cité (p. 60). Enfin, Jean Cassou et Marius André revendiquent pour ce « grand poète », dès 1920 (*Hispania*, n°3, juillet-sept. 1920, p. 268-269), l'heure des « justes réparations » (art. cit., p. 61), soit sept ans avant les poètes espagnols de la Génération de 1927, ce qui mérite d'être souligné.

²⁰ 1920, I, p. 26-42, et II, p. 144-160.

²¹ « Le Patio », 1918, IV, p. 312-328 ; « Le Chouchou », 1919, 4, p. 341-347.

²² 1918, III, p. 210-213.

²³ 1921, III, p. 277-287.

Lancée et dirigée par Martinenche, dont les liens avec l'Amérique latine sont connus depuis qu'en 1908 il a occupé de hautes fonctions au Groupement des Universités et Grandes Ecoles pour les Relations avec l'Amérique Latine, *Hispania* va par ailleurs s'attacher à faire connaître des auteurs d'outre-Atlantique. La revue reproduit les réponses à une enquête lancée par *Nosotros*, qui tentait de savoir si une soixantaine d'écrivains espagnols connaissaient la littérature hispano-américaine, afin de signaler « les défauts de compréhension les plus saillants » qu'ils pourraient en avoir, et ainsi contester les impressions superficielles que l'on en a dans la péninsule²⁴. On publie au fil des ans des « proses lyriques » du moderniste colombien José Asunción Silva²⁵, ou du *costumbrista* péruvien Ricardo Palma²⁶. On relève surtout la mention fréquente de l'immense poète nicaraguayen Rubén Darío et celle de l'Uruguayen José Enrique Rodó, tous les deux alors récemment disparus, et dont l'influence décisive sur les intellectuels et les poètes espagnols de l'époque est bien connue. Martinenche parle souvent, dans ses discours, de « la langue de Cervantès et de Darío ». Miomandre pour sa part évoque volontiers « l'hispanisme de Rodó »²⁷ tout en le qualifiant d'« homme éminemment complet : moderne, il comprenait les droits de l'avenir. C'était un Américain »²⁸.

L'intérêt manifeste pour la présence des écrivains hispano-américains, dessinée à travers tous les noms qui circulent de Paris à Madrid et Buenos Aires, a sans doute été encouragée par le rédacteur en chef, Ventura García Calderón. Fils d'un ancien président du Pérou qui vécut toute sa vie à Paris, écrivain bilingue, diplomate et rédacteur du quotidien culturel *Comoedia*, c'était bien un véritable passeur entre les deux mondes. Une étude précise des réseaux à l'œuvre dans la revue ainsi que de ses rapports avec d'autres revues resterait à faire. Disons seulement qu'*Hispania* serait à relier à la *Revue de l'Amérique Latine*, née précisément en 1923, qui a pris d'une certaine manière le relais de notre revue, lorsqu'elle s'éteint, peut-être par manque de financement. Mais ajoutons que le Groupement présidé par Martinenche a investi alors les moyens qu'*Hispania* avait eus autrefois, l'énergie déployée grâce à ses réseaux, dans

²⁴ 1919, I, p.92-95.

²⁵ 1919, III, 218-220.

²⁶ « Une rivale de la Périchole », traduction de J. Devergie, 1920, IV, p.302.

²⁷ 1921, IV, p.289-292 (à propos d'un livre de Zaltumbide sur Rodó).

²⁸ 1919, IV, p.367 ;

un projet spécifiquement hispanique, tourné vers la péninsule, qui n'est plus celui du contexte de la guerre – ni le contexte de la naissance de l'Institut d'Études Hispaniques.

Retenons pour la revue la présence profonde de Jean Cassou, ami de Jorge Guillén, tout jeune et qui n'a encore rien publié. Il y écrit depuis l'ombre des coulisses de la Chronique, parallèle à celle qu'il tient dans *Le Mercure de France*, « Lettres espagnoles ». Au fil de son engagement, celui de Jean Noir, Jean Cassou restera attaché aux revues, tout en menant ses activités de poète, d'essayiste, de traducteur et de critique d'art, avant de devenir directeur du Musée d'art moderne. Comment ne pas relier ce premier rôle à celui qu'il aura pour la revue *Europe*, pendant et après la deuxième guerre ? Retenons le premier texte, magnifique, consacré à Antonio Machado, que Cassou a donné à *Hispania*, où l'on pressent toute sa vie d'écriture, lorsqu'il dit que « Machado rêve, et tous ses rêves nous étreignent d'une affolante nostalgie. Dans son rêve, il retrouve le cœur fraternel de tous les poètes »²⁹. Et écoutons ici Pitollet, quand il affirme que Miguel de Unamuno « ne reconnaît qu'à deux Français le privilège d'avoir 'compris' son pays : Cassou et Henry de Montherlant »³⁰.

Telles sont les multiples interrogations et les horizons que laisse entrevoir cet aperçu d'*Hispania*, bien en-deçà de sa richesse et des perspectives qu'ouvre cette revue unique alors en son genre, mais qui a été source de nombreuses convergences, et révélatrice de ce qu'étaient dans la capitale française les études hispaniques : les disciplines que l'on y enseignait, les échanges avec des intellectuels et des gens de lettres, toujours en lien avec l'actualité politique et économique. Une étude approfondie de cette revue apporterait certainement beaucoup à l'histoire de l'hispanisme. Ou mieux, des hispanismes : car les relations personnelles tout autant que diplomatiques avec notre voisin espagnol ont été enrichies et orientées en fonction des intérêts de son fondateur Martinenche, et de son collaborateur García Calderón, pour l'Amérique latine. On ne peut oublier dans cette perspective que cette revue a fait place à la poésie dans tous ses états, qu'elle soit d'Espagne et d'Amérique latine, issue de la tradition ou

²⁹ 1920, III, p.244.

³⁰ Intervention de Unamuno dans *les Nouvelles Littéraires*, 10 octobre 1936, citée par Pitollet, op. cit., p.241.

d'une extrême contemporanéité, alors même l'on y devine le tissage d'un lien tout à fait pionnier, d'une vive modernité, entre poésie et traduction.

Miguel Rodríguez et Laurence Breysse-Chanet